

LA MAISON A VENDRE,

F E R V I L L E.

La Maison est mal située.

Mad. D O R V A L.

A ce que vous dites.

F E R V I L L E.

Vous voyez que personne ne se présente pour l'acheter?

Mad. D O R V A L.

Grace à vous qui déprisez mon bien, pour l'avoir à meilleur compte.

F E R V I L L E.

Si vous en trouvez davantage, je vous conseille de le laisser.

Mad. D O R V A L.

Je m'arrangerai de façon qu'il ne restera pas à un arabe comme vous.

F E R V I L L E.

On est toujours un arabe quand on songe à ses intérêts.

Mad. D O R V A L.

Vous songez aux vôtres, aux dépens de ceux d'autrui.

F E R V I L L E.

Chacun agit à sa manière..... Acceptez-vous mes propositions?

Mad. D O R V A L.

Non, encore une fois, non.

F E R V I L L E.

A votre aise, vous vendrez votre maison si vous le pouvez.

Mad. D O R V A L.

Sans rancune... Vous verrez... Qu'il vienne un acquéreur; et s'il en croit mes conseils... Les avantages que vous retirez de mon voisinage... Il suffit, je m'entends. Adieu.

F E R V I L L E, (en s'en allant.)

Elle a beau dire; la maison me restera.

S C È N E I I.

Mad. D O R V A L (seule.)

O H ! le méchant homme ! ... je suis d'une colère ! ... moi qui comptois sur le prix de cette vente pour doter cette bonne petite nièce... Elle ne se mariera pas, ce n'est pas un grand

COMÉDIE.

3

malheur... Mais ce Ferrille.... Ah! je donnerois plutôt ma maison au premier venu que de la laisser à ce juif... Allons trouver mon notaire, qu'il arrange toute cette affaire à sa fantaisie ; peu m'importe ; ce pays me déplaît ; retournons à Paris dès demain, dès aujourd'hui. (*Elle appelle à la porte de la maison.*) Lise! Lise!.. Maudite maison!.. J'avois bien besoin de venir tout exprès pour la vendre! Lise! Venez donc Mademoiselle! vous n'arrivez jamais quand on vous appelle!

SCÈNE III.

LISE, Mad. DORVAL.

LISE.

Vous êtes fâchée, ma tante?

Mad. DORVAL.

Oui Mademoiselle, je suis fâchée, très-fâchée.

LISE.

Qu'ai-je donc fait?

Mad. DORVAL.

Ce que vous avez fait! être jolie comme cela, et n'avoir pas de dot!

LISE.

Ma tante, j'ignore.....

Mad. DORVAL.

Ah! vous ignorez que vous ne vous marierez pas. -- Non Mademoiselle, vous n'aurez pas de dot, et on ne se marie pas sans dot; apprenez cela.

LISE.

Mais je ne songe point à me marier.

Mad. DORVAL.

Propos de votre âge. -- Le tems vient où l'on pense autrement. Oh! le méchant voisin!

LISE.

Que vous a-t-il fait?

Mad. DORVAL.

Comment! ce qu'il m'a fait! il m'empêche de vendre ma maison, vous ne prenez aucun intérêt à ce qui me touche; l'argent de cette vente devoit un jour être votre dot.... Mais vous êtes si étourdie! tout mon bien est en viager; en dépit

4 LA MAISON A VENDRE,

de mes héritiers, je voulois vous assurer une petite fortune pour l'avenir ; mais non, Mademoiselle ne songe à rien !

L I S E.

Oh ! ma bonne, mon excellente amie !

Mad. D O R V A L.

Oui, votre excellente amie, qui ne peut rien faire pour vous. -- Allons, il faut que je cause avec mon notaire, que je voie par quel moyen je pourrais..... Il demeure au bout du village..... Je vais..... Rentre, et dispose tout pour notre départ.

L I S E.

Quoi, ma tante ! nous retournons à Paris ? Oh ! tant mieux !

Mad. D O R V A L.

Quelle joie ! j'en devine le motif. Vous espérez y retrouver un certain jeune homme qu'on appelle Dermont, que je ne connois pas, mais qui vous faisoit la cour ; je sais tout.

L I S E.

Oh ! je serois bien fâchée de le revoir.

Mad. D O R V A L.

Un jeune fou, qui ne sait faire que des Opéra.

L I S E.

Qui pense plus à ses ouvrages qu'à moi.

Mad. D O R V A L.

C'est peut-être un mauvais sujet.

L I S E.

Très-mauvais sujet ! il ne m'a pas écrit une seule fois.

Mad. D O R V A L.

Tu as bien fait de l'oublier.

L I S E.

Oh ! je n'y pense plus du tout. -- Oh ! ma chère tante, si vous l'eussiez connu, vous l'eussiez aimé : il est doux, prévenant, honnête, sensible..... et un talent ! il est impossible d'entendre sa musique, sans éprouver un plaisir.... un trouble....

Mad. D O R V A L.

Hem ?....

L I S E.

Aussi je serois bien fâchée de l'épouser jamais.

Mad. D O R V A L.

S'il avoit eu quelque fortune, j'aurois pu consentir.....

L I S E.

Ah moi, je n'y consentirois pas, j'ai de la fierté dans le caractère.

Mad. D O R V A L.

Mais unir des jeunes gens sans bien ! que seroit, cet étourdi, pour sa femme ? de la musique ! en effet, voilà une petite femme bien heureuse.

L I S E.

Oui, de la musique.... En effet, c'est très-intéressant !... De grâce, ne m'en parlez plus ; son nom seul me met en colère ; c'est un ingrat, un traître, un perfide ; et si je le revois jamais Retournons bien vite à Paris.

Mad. D O R V A L.

J'y consens. Va commencer tous les préparatifs pour notre départ ; allons, allons, ne songe plus à ce Dermont. -- Crois-moi, ne te marie pas, reste fille, tu en seras plus heureuse et moi aussi.

S C È N E. I V.

L I S E (seule.)

CERTAINEMENT, je suivrai ses conseils. L'ingrat ! ne pas m'écrire une seule lettre ! -- Il m'avoit pourtant juré qu'il m'aime-
roit toujours.

A I R.

Fiez-vous aux discours des hommes,
Croyez aux constantes amours ;
Oh ! pauvres femmes que nous sommes !
Oui, l'on nous trompera toujours !

Ah ! je crois entendre encore
Dermont, ce perfide amant ;
Il me jure qu'il m'adore,
Qu'il sera toujours constant ;
Moi, je crois à son langage,
A ses sermens, à ses vœux,
Et l'infidèle m'outrage,
Sans doute, par d'autres feux.

Fiez-vous aux discours des hommes, etc.

Ah ! fuyons un Dieu volage ;
Et, plus sage désormais,
Sachons, par le badinage,
D'amour ériger les traits.